

Quand je serai grand

J'ÉCRIRAI DES HISTOIRES POLICIÈRES

par Jean-François Ménard



Sortant fort peu — à tout le moins dans les milieux de l'édition — et ne lisant, par ailleurs, aucune presse professionnelle, j'ignorais à peu près tout, jusqu'à une date récente, de la corporation à laquelle il semblerait que je sois plus ou moins rattaché : celle des auteurs de livres pour la jeunesse. Or, voici qu'il y a quelques mois invitation me fut lancée à participer, dans une cité méridionale, à une rencontre entre spécialistes du genre. Saisissant là l'occasion de connaître enfin le milieu professionnel auquel je suis censé appartenir, je donnai aussitôt mon accord et me retrouvai donc, quelques semaines plus tard, assis à une tribune, au milieu d'une longue rangée de doctes confrères venus, *tout comme moi, discourir de leur métier : la littérature.*

A mesure, cependant, que les interventions se succédaient, j'en vins bientôt à me poser la traditionnelle question qui tracasse tant les personnages de bandes dessinées à peine remis d'un violent choc sur la tête, à savoir : « Où suis-je ? ». Car, de littérature, il ne fut, à mon grand étonnement, que très rarement question et j'avais plutôt l'impression d'assister à une sous-commission d'un syndicat d'instituteurs préparant un cahier de revendications à destination du ministère.

L'un martelait son pupitre d'un petit poing rageur en



exigeant « un statut de l'écrivain pour la jeunesse » (?), une autre évoquait, avec une aigreur pincée, le mépris dont les auteurs de livres pour enfants seraient victimes dans les milieux littéraires et journalistiques, un troisième, affichant des airs de saint Sébastien à l'approche du supplice, décrivait le sort tragique auquel nous condamnons, paraît-il, la désaffection des bambins pour la lecture, d'autres encore, avec des accents de pélicans hugoliens, s'offraient en sacrifice sur l'autel du « militantisme » et du « bénévolat », comme s'ils eussent exercé non pas un métier, mais le plus ingrat des sacerdoces. Bref, le ton était au gémissement, à la doléance et au sanglot, et j'appris du même coup ce que j'ignorais jusqu'alors : en tant qu'auteur de livres pour la jeunesse, je ne pouvais être que malheureux, bafoué, dédaigné, rejeté dans les limbes de je ne sais quelle douloureuse marginalité.

Je devais apprendre encore bien d'autres choses, au cours de ces journées, et notamment qu'il était désormais fort mal considéré d'écrire des séries policières. J'en pris pour la première fois conscience lorsqu'une commère sentencieuse me lança, sur un ton de condescendance navrée : « Alors, il paraît que vous vous êtes laissé embarquer dans les séries ? » « Embarquer » ! Comme si ma maison d'édition, me prenant au piège

des verts tentacules qu'on lui attribue ordinairement, m'avait précipité malgré moi dans le fatal engrenage de la littérature à épisodes. Moi qui, dès ma prime jeunesse, clamais à tous vents : « Quand je serai grand, j'écrirai des histoires policières », voilà que j'aurais dû, tête basse et mains dans le dos, contempler avec contrition le bout de mes mocassins en essayant de péremptaires réprimandes pour avoir réussi à faire ce que j'avais toujours souhaité. Je me consolais pourtant en pensant que le bonnet d'âne apparemment promis aux auteurs de séries devait, en toute logique, coiffer, à titre posthume, les têtes d'Arthur Conan Doyle, de Maurice Leblanc, d'Agatha Christie ou d'Alexandre Dumas. Cancres parmi les cancras, j'aurais au moins le réconfort d'être en bonne compagnie.

Mais basta, à présent, et que le sort en soit jeté : au risque de passer dorénavant pour un Pangloss au petit pied, inconscient des sombres réalités d'un monde funeste, je dirai tout crûment que la condition d'auteur pour la jeunesse ne me semble pas du tout insupportable, mieux, qu'elle me donne, quant à moi, toutes raisons d'être satisfait.

Il faudrait, disiez-vous, un statut de l'écrivain pour enfants ? La plaisante fadaise ! Le seul statut qu'on puisse lui reconnaître, comme à n'importe quel autre auteur, c'est celui de s'asseoir à sa table et de travail-

ler. Or, ce statut-là, chacun se l'approprié à sa guise. C'est notre liberté et c'est notre honneur. Etre écrivain, cela ne se revendique pas, cela se mérite. Ce n'est pas un octroi, c'est une conquête.

Et ce fameux mépris dans lequel nous serions tenus par les milieux journalistiques et littéraires ? A l'évidence, il remonte au temps, pas si lointain d'ailleurs, où la littérature pour la jeunesse restait la propriété exclusive d'une escouade de tricoteuses et de chefs scouts prodigues de mignardises sucrées qui justifiaient alors pleinement la mauvaise réputation dont certains se plaignent d'avoir aujourd'hui hérité. La tendance, pourtant, s'est déjà inversée et les colonnes des quotidiens ou des magazines, les ondes des télévisions ou des radios s'ouvrent de plus en plus aux nouveaux livres de jeunesse. Non seulement on ne les méprise plus, mais on les considère avec intérêt, voire avec enthousiasme. Et la dynamique une fois lancée, il y a toutes chances pour que le mouvement s'amplifie sensiblement dans les années à venir.

Autre chose et plus grave : les enfants, paraît-il, ne lisent plus ? Ah, le confortable poncif ! On me le serinait déjà quand j'avais dix ans et déjà l'on fustigeait le rôle délétère de la télévision. En vérité, on se plaint plutôt de ce que le livre ne soit plus prépondérant. Mais faudrait-il donc qu'à tout prix il dominât le reste ? Il s'agirait plutôt de lui donner sa juste place, aux côtés de la télévision, précisément, de la chaîne hi-fi ou de l'ordinateur. Il a certes perdu à tout jamais la position privilégiée qu'il occupait jadis en tant que source essentielle de connaissance et de divertissement et nul n'y peut rien, mais si vraiment les enfants ne lisent plus du tout, comme certains le prétendent, m'expliquera-t-on alors par quel miracle les livres qui leur sont destinés se vendent de mieux en mieux chaque année avec, notamment, une sensible progression en 1983 ?

Qu'on me pardonne de revenir, pour terminer, sur le sujet des séries. Certains ont donc décrété qu'elles étaient méprisables, au nom sans doute de cette manie bien française qui veut que de petits cénacles d'oisillons piaillards se mêlent de tout régenter au gré des modes et des lubies. Eh bien, voici un exemple de la

nocivité dont serait responsable ce genre si déshonorant : j'ai reçu, il y a quelques semaines, d'un collègue de Loire-Atlantique, un dossier établi par une classe de 6^e sous la direction d'un professeur de français. C'était l'étude détaillée d'un petit ouvrage intitulé *Le violon noir**, premier volume d'une de ces horribles séries policières dont il faudrait rougir d'être l'auteur. Ce dossier contenait une véritable analyse de texte qui abordait des questions de vocabulaire, de syntaxe et de structure du récit avec une telle minutie que j'appris sur mon propre livre bien des choses que j'ignorais auparavant. Mais surtout, je m'aperçus qu'avec ce simple bouquin, le professeur avait donné pendant plusieurs semaines des cours de français que ses élèves, à en croire les lettres jointes, avaient d'autant mieux assimilées qu'elles s'appuyaient justement sur une énigme policière.

Immédiatement intéressés par le récit en raison même de son « suspense », comme ils me l'écrivaient, ils avaient eu envie de connaître le nom, non pas de l'assassin, car c'est un livre sans cadavres, mais du voleur, tout en apprenant au passage des mots, des tournures grammaticales ou des techniques d'écriture dont ils n'étaient pas familiers. Le professeur leur avait également donné l'occasion d'exercer leur esprit critique en analysant la « morale » du livre, le rôle des « bons » et des « méchants » et en démontant toutes mes petites astuces de telle sorte qu'à la fin du parcours, ses élèves avaient parfaitement compris comment le récit fonctionnait, dans tous ses rouages. Et pour finir, l'une des questions que me posaient ces enfants était celle-ci : y aura-t-il d'autres « Basile et Antonin » (c'est le nom de la série), nous avons hâte de les lire.

Eh oui, ils en redemandaient...

Alors, faut-il se plaindre qu'ils se soient intéressés à ce genre de littérature, ou voudra-t-on bien m'accorder qu'après tout on peut aussi faire des séries qui soient de vrais livres, écrits avec autant de soin que tout autre ouvrage aux ambitions moins modestes ?

Pour ma part et n'en déplaise aux activistes de basse-cour, la lecture de ce dossier et des encouragements qui l'accompagnaient m'a donné la conviction qu'une des rares choses utiles que j'avais faites ces derniers temps, c'était précisément d'avoir écrit cette série sur laquelle, pourtant, pesaient a priori de si lourds anathèmes. •

*Hachette.